



Cahiers  
de recherches  
médiévales et  
humanistes

## Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies  
Comptes-rendus | 2013

---

### Béatrice Leroy, *L'historien et son roi. Essai sur les chroniques castillanes (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*

Vincent Challet

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/13038>

DOI : 10.4000/crm.13038

ISSN : 2273-0893

#### Éditeur

Classiques Garnier

#### Référence électronique

Vincent Challet, « Béatrice Leroy, *L'historien et son roi. Essai sur les chroniques castillanes (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], Comptes-rendus, mis en ligne le 07 juillet 2013, consulté le 15 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/crm/13038> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.13038>

---

Ce document a été généré automatiquement le 15 octobre 2020.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

---

# Béatrice Leroy, *L'historien et son roi.* *Essai sur les chroniques castillanes* *(XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*

Vincent Challet

---

## RÉFÉRENCE

Béatrice Leroy, *L'historien et son roi. Essai sur les chroniques castillanes (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, Madrid, Casa de Velazquez, 2013, 116p.  
ISBN 978-84-96820-87-6

- 1 À travers ce court essai dédié à l'écriture de l'histoire dans la Castille de la fin du Moyen Âge, Béatrice Leroy convie son lecteur à une exploration des diverses tendances de l'historiographie castillane en mettant notamment en rapport les divers prologues des chroniqueurs, plus ou moins officiels, qui se succédèrent pour que ne sombrent pas dans l'oubli les faits et actions mémorables de ce royaume. Elle entend ainsi montrer que cette écriture, attachée à la figure princière, compose aussi l'histoire d'une nation chrétienne s'appuyant notamment sur le souvenir d'Isidore de Séville et sur sa définition, largement reprise des auteurs de l'Antiquité grecque et romaine, de l'histoire en tant que « récit des faits accomplis ». D'ailleurs, l'extrait du prologue des *Generaciones y Semblanzas* rédigé par Fernan Perez de Guzman et que l'auteure place en tête de son introduction rappelle, par-delà la distance, les propos tenus par Lucien de Samosate dans son *Comment on doit écrire l'histoire*. Que dit en effet l'historien castillan ? Que l'historien doit maîtriser la rhétorique et avoir un beau style, qu'il doit s'appuyer sur le témoignage de personnes dignes de foi et qu'enfin il doit pouvoir être libre d'écrire la vérité sans crainte. Autant d'exigences posées d'emblée, ou presque, dès la naissance même du genre historique.
- 2 Mais plus sans doute qu'Isidore de Séville, c'est, aux yeux de Béatrice Leroy, Alphonse X le Savant qui mérite d'être caractérisé comme le « maître des historiens et des écrivains

de la Castille » (p. 10), lui qui fit rédiger la *Primera Cronica General de Espana* avec, en ligne de mire, une « interrogation angoissée sur l'écroulement du royaume wisigoth » (p. 9) qui devait marquer profondément une historiographie castillane par ailleurs travaillée par la permanence des héros grecs et romains comme fondateurs d'une certaine identité espagnole. La longue lettre adressée vers 1470 par Diego de Valera à Juan Hurtado de Mendoza et qui figure *in extenso* en annexe est un exemple frappant de la rémanence de tels mythes – et tout particulièrement de celui d'Hercule – et de leur importance au sein de la culture historiographique castillane des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Après avoir posé les fondements de cette écriture de l'histoire, l'auteure choisit ensuite de procéder par petites touches et de s'attarder sur quelques figures saillantes et sur leur traitement par les chroniqueurs de leurs temps ou plutôt par ceux de la génération suivante tant ils paraissent observer à la lettre le conseil de prudence formulé par Fernan Perez de Guzman de n'écrire que sur des souverains disparus afin de conserver une certaine liberté de plume. Le premier portrait ainsi esquissé est celui de Pierre I<sup>er</sup>, passé à la postérité sous le surnom du « Cruel », mais qui est déjà décrit comme un roi meurtrier dans la chronique de Pero Lopez de Ayala, chancelier d'Henri III, écrite alors que règnent les Trastamare. Mais son œuvre sonne aussi comme un exercice d'autojustification de la part d'un noble qui a trahi son roi légitime pour épouser la cause d'un usurpateur. La présentation de Pierre I<sup>er</sup> en tyran découle en partie de ce choix initial et Ayala ne lui attribue pas moins de 168 meurtres individualisés, sans même compter les meurtres collectifs dont le roi se rendit coupable. Le récit de son règne s'apparente donc à une longue litanie d'assassinats programmés qu'inaugure celui de Leonor de Guzman, la mère d'Henri de Trastamare, tandis que celui de don Fadrique, frère jumeau de ce même Henri et maître de l'ordre de Santiago, offre à Ayala l'occasion d'un long récit dramatique – figurant en annexe – où se lit parfaitement et la duplicité du roi et l'innocence de sa victime. À l'inverse, Ayala érige le prince de Galles en figure contraire qui vient rappeler à Pierre I<sup>er</sup> ses propres manquements à l'honneur. Il n'en est finalement que plus juste que ce souverain périsse poignardé à Montiel par Henri de Trastamare, sa fin apparaissant comme la sentence inéluctable d'un aussi mauvais roi. Et le chroniqueur de porter alors ce jugement sur le règne de Pierre I<sup>er</sup> : « Maintenant il faut que les rois apprennent et que soient punis tous ceux qui ont voulu jouer avec le monde » (p. 50). Mais c'est aussi signifier qu'une telle chronique, en adoptant le ton de l'*exemplum*, entend se constituer en tant que leçon morale et livre à suivre pour gouverner la Castille.

- 3 Sous la plume de Perez de Guzman, neveu d'Ayala, bien différent apparaît le personnage de Ferdinand d'Antequera, ce prince de Castille qui devint un roi d'Aragon. Le chroniqueur érige en figure idéale cet oncle du roi Jean II qui reprit Antequera aux Maures en 1410 avant d'être sacré roi d'Aragon en 1414 : outre ses valeurs morales et ses qualités guerrières, il est surtout loué pour n'avoir jamais cherché à usurper le trône de Castille aux dépens de son neveu. « Illustre exemple et noble doctrine dans lequel tous les princes qui sont soumis aux rois doivent se regarder dans un miroir » (p. 63) assène le chroniqueur, révélant ainsi que l'on se trouve aux croisées de l'histoire et du « miroir aux princes ». Car le portrait de Ferdinand d'Antequera vaut aussi par son opposition à celui de Jean II, ce roi de Castille qui ne sut pas être un prince et se remit entièrement entre les mains d'Alvaro de Luna, ce favori d'Aragon qui n'était pas prince mais gouverna la Castille comme un roi, accumulant titres, biens et charges au détriment de la haute noblesse du royaume. L'analyse des récits croisés portés sur cette figure exceptionnelle de *privado* permet ici de comprendre, qu'au-delà des critiques

récurrentes visant le phénomène de la privauté, c'est bien la démesure d'Alvaro de Luna, l'*hybris* d'un personnage devenu omnipotent et dépassant le cadre même de la privauté pour embrasser la quasi totalité des attributions royales, qui explique la violence des attaques portées contre sa personne mais qui, par ricochet, atteignent le roi lui-même. Alfonso de Palencia, dans sa première « Décade », s'en fait l'écho en des accents très cicéroniens, lui qui accuse Jean II de « détruire le corps de la république » (p. 74) et Alvaro de Luna d'avoir capté à son profit une autorité qui ne relève que de la personne royale. Là encore, la chute du *privado*, arrêté et décapité en 1453 sur ordre du roi, apparaît comme une leçon de morale, même si la convoitise n'empêche nullement le panache dont sut faire preuve le favori en montant à l'échafaud, ainsi que le concède Alfonso de Palencia.

- 4 Ce trop rapide survol s'achève avec Hernando del Pulgar, historiographe de la jeune reine Isabelle de Castille, qui dicte en partie sa conduite sur celle des historiens romains pour mieux montrer à quel point les Castellans sont plus dignes d'être loués que les Romains eux-mêmes. Reprenant les propos de Fernan Perez de Guzman, il entend ainsi démontrer que « pour que le récit soit beau et véridique, il faut que les chevaliers soient des Castellans mais que les écrivains relatant leurs faits soient Romains » (p. 86) et n'hésite pas à émailler ses portraits de nobles et d'ecclésiastiques de jugements et de rapprochements avec les exemples de l'Antiquité. Il illustre ainsi parfaitement le double propos des chroniqueurs castillans : d'une part, consigner l'ensemble des faits mémorables survenus dans leur royaume ; d'autre part, et ils partagent en ce sens la conception cicéronienne de l'histoire comme *magistra vitae*, donner dans leurs ouvrages à la fois des exemples à observer et d'autres dont il convient de se détourner. La chronique devient ainsi, pour qui sait la lire, un manuel de gouvernement à l'intention des souverains de Castille.
- 5 Au final, s'il peut être plaisant de glisser ainsi d'un chroniqueur à un autre et d'un règne à l'autre, l'auteure n'en peine pas moins quelque peu à emporter l'adhésion précisément parce qu'elle en demeure au stade de l'esquisse plus que de l'étude et parce qu'un sujet d'une telle ampleur aurait sans doute nécessité un autre approfondissement que l'on ne peut qu'appeler de nos vœux. Il faut donc peut-être voir dans cet essai un point de départ bien plus qu'un aboutissement, d'autant que Béatrice Leroy n'hésite pas à citer de très larges extraits, traduits par ses soins, des auteurs qu'elle utilise, rendant ainsi disponibles ces trésors parfois méconnus de la langue castillane.